

Zeitschrift: L'Émilie : magazine socio-culturelles
Herausgeber: Association Femmes en Suisse et le Mouvement féministe
Band: [95] (2007)
Heft: 1512

Artikel: Benazir Bhutto : le possible retour
Autor: Khan, Maryam / Bhutto, Benazir
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-283151>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Benazir Bhutto: le possible retour

Benazir Bhutto, l'ancienne Première ministre du Pakistan, en exil à Londres depuis huit ans, dévoile dans le «Sunday Times» du 15 avril, son intention de rentrer dans son pays.

Maryam Khan

Le danger taliban

Ennemie jurée des islamistes, elle les accuse de vouloir «talibaniser» le Pakistan, principal foyer du djihad selon certain-e-s observateurs/trices. Déterminée et courageuse, elle ne craint ni les dangers encourus, ni les risques d'attentats. Sa seule préoccupation est de réunir toutes les conditions pour négocier son retour avec le président Pervez Mucharraf. Cela ne l'empêche pas de lui reprocher «son manque de motivation et de fermeté face aux talibans». Benazir dénonce le regain d'influence talibane non seulement dans les bastions traditionnels du Sud de l'Afghanistan, Kandar, Helmand, Zabour ou Ouzourgan – mais aussi au Pakistan, dans les zones tribales échappant à tout contrôle comme le Wiziristan. Elle met en garde contre cette influence croissante notamment dans les «madrassas», appelées usines par les habitants du Wiziristan – tant ils produisent des talibans –, et reproche aux services de renseignements pakistanais «de ne pas mettre tout en place pour combattre le djihad». Elle n'est d'ailleurs pas la seule à se plaindre : «Nous disposons d'informations précises selon lesquelles, dans les madrassas du Pakistan, on encourage les jeunes garçons à aller en Afghanistan rejoindre le djihad» dit le président afghan, Hamid Karzai. Le débat sur les militants talibans au Pakistan fait aussi rage à Washington, où on accuse Mucharraf «de ne pas en faire assez

dans la lutte contre le terrorisme». Et à Londres, où les services de sécurité britanniques voient un lien entre le Pakistan et les jeunes Britanniques d'origine pakistanaise qui ont perpétré des attentats terroristes à Londres. Benazir fait remarquer que «Mucharraf n'a qu'un pouvoir limité, quelle que soit sa motivation». Et ajoute aussitôt que «le Pakistan a plus que jamais besoin d'elle pour combattre les islamistes».

*« Il faut avoir subi
comme elles, jour après
jour, le sexisme borné de
la vie quotidienne pakis-
tanaise pour comprendre
«l'effet Benazir» »*

Contre les islamistes de père en fille

Des islamistes qui s'étaient déjà opposés violemment aux conceptions progressistes de son père, Zulfaghar Ali Bhutto, lorsqu'il était Premier ministre du Pakistan. Bhutto prêchait le respect de l'individu, la tolérance, la protection des minorités. Et l'égalité des sexes dans un islam moderne. Durant les années 1970, il mit en place les premiers plannings familiaux du pays. Des femmes diplômées à l'étranger s'imposèrent dans des professions – professeures, docto-

resses, pilotes – jusque là réservées aux hommes. D'autres, d'origine plus modeste, prirent enfin le chemin de l'école pour apprendre à lire et à écrire. Mais ce court répit a pris fin avec l'arrivée au pouvoir du général Zia. Qui était parvenu à renverser Ali Bhutto par un putsch militaire en 1977, grâce à l'appui des religieux extrémistes, minoritaires, mais organisés pour l'agitation. Dès lors, les ordonnances «Huddood» du général dictateur – ensemble des lois prévoyant des peines d'amputation de la main et de lapidation des femmes pour zina (l'adultère) – ont avili les femmes au Pakistan jusqu'à déculpabiliser les hommes de toutes les violences à leur égard. Il faut avoir subi comme elles, jour après jour, le sexisme borné de la vie quotidienne pakistanaise pour comprendre «l'effet Benazir» lorsqu'elle a voulu continuer le chemin ouvert par son père. Qu'on s'en souviennne. Elue deux fois Première ministre¹ (en 1988 et 1993), Benazir avait fait oublier en terre d'islam qu'elle était une femme.

Un peu d'espoir pour les femmes

Celle que les vieilles femmes à Karachi appelaient «la fille du Pakistan» représentait pour des centaines de milliers de femmes l'espoir d'une dignité retrouvée. Dans les villes, dans la foule écrasée, c'étaient elles qui se dressaient sur le toit des camions pour haranguer la foule et manifester leur joie. Au pied des montagnes, près de la frontière iranienne, elles étaient nombreuses à monter sur les toits des maisons, par grappes, restant une vingtaine de mètres en retrait des hommes, pour scander le nom de Benazir. Dans le désert rouge du Sindh, elles descendaient sur le bord de la route, toujours en groupe, pour fêter Benazir «l'incomparable».

Ces femmes redevenues audacieuses oubliaient, elles aussi, qu'elles étaient femmes au Pakistan. Elles riaient aux éclats et jetaient des pétales de roses parfumées pour «la sœur qui commande aux hommes». Car elles savaient que la belle orpheline était venue pour les sauver. Dans ses meetings, durant ses parades, c'est vers elles que Benazir se tournaient en premier. Et la fille Bhutto avait fait du martyr de ses sœurs l'un de ses premiers terrains de combat : «Dans

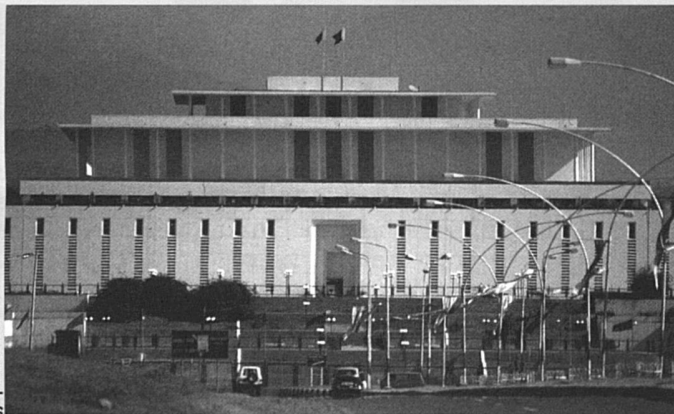
une véritable démocratie, disait-elle, il ne doit exister aucune discrimination pour des raisons de sexe, de race ou de religion. Dans une société intolérante, au contraire, les secteurs les plus faibles de la société deviennent des cibles. Les femmes sont devenues des boucs émis-

vaut mieux donner l'exemple que de mettre des textes de loi sur le papier. Ce sont les gens qui doivent changer». Benazir sait que le Pakistan est fait de différents groupes ethniques et, dans certaines zones, dominent les lois tribales, comme le meurtre des femmes

suspectées d'adultère, pour retrouver l'honneur du clan. Lorsque les gens tuent leurs épouses, filles, sœurs, ils ne le font pas conformément à une loi écrite, mais conformément à leur réalité. Alors comment modifier cette réalité dans un Pakistan à 70% analphabète? «En donnant naissance à une culture politique et en faisant prendre conscience des droits de l'individu, du respect et de l'amour propre. C'est le combat de l'esprit, plus important qu'une

simple loi écrite. Il faut ouvrir les mentalités» insiste Benazir la prometteuse.

¹Elle est la première femme dans le monde musulman à occuper ce poste.



Résidence du premier ministre à Islamabad

saires au Pakistan. Elles veulent changer, elles veulent leur dignité. Je les aiderai». Mais en 1996, accusée de corruption, elle a été chassée du pouvoir en même temps que son mari, emprisonné jusqu'en 2004. Des accusations «politiquement motivées» assure-t-elle aujourd'hui fermement. A ses adversaires, qui lui reprochent «de ne pas avoir en fait assez» lorsqu'elle était au pouvoir, l'ancienne étudiante d'Oxford répond : «Je ne crois pas aux mutations forcées. Il